

l'homme d'Etat, le nonagénaire diplomate va vers les jours féconds de l'avenir. Ce vieillard parlant à cet enfant et faisant passer par ce printemps sa maturité tremblante, ne donne-t-il pas la plus pure sensation de beauté ?

Pour ceux qui savent voir, il y a dans cet acte et dans les manières de cet acte toute la philosophie de l'Eglise, toute sa théologie par surcroît, étreintes et comprimées en un court espace de lignes.

A combien de millions d'hommes cette lettre lue partout dira-t-elle pour la première le nom de la Conférence pacifique ? Elle justifiera le mot d'un homme qui ne portait pas au front la lumière de l'Espérance mais qui savait admirer :

« L'Eglise, disait celui-là, est la plus grande vulgarisatrice du monde. Elle tire sa parole à des millions d'exemplaires ! »

On ne saurait, en terminant, admirer assez combien l'éclat de cette lettre fut préparé dans le silence. Mgr Tarnasi, l'habile internonce, semblait le vaincu mélancolique. Il s'était retiré à Luxembourg, puis à Rome, ne couvrant sa retraite par aucune explication. Et à distance il préparait le succès de son maître. Il assurait aux projets de Léon XIII le concours indispensable de la Hollande. Le pape va dignement récompenser ce bel effort et cette noble victoire en associant la Russie à sa reconnaissance : Mgr Tarnasi quitte en ce moment la ville de Rome pour Saint-Petersbourg, avec une haute mission de paix et de concorde.

Il est impossible de souligner l'insuccès de l'Italie avec une galanterie plus hautaine, à moins de jeter à M. Nigra les coups de la serviette de Figaro :

« Allez vous coucher, Basile, vous sentez la fièvre ! »

JEAN DE BONNEFON.

BON A NOTER

Eurouement, mal de gorge, coqueluche, grippe, le BAUME RHUMAL guérit tout cela sans effort.

TU NE TUERAS POINT...

(Suite et fin.)

Tous se rappelaient, à la fois, que de vagues bruits couraient sur les voyages de Boulembas ; qu'on prétendait, dans les clans renseignés, qu'il n'avait jamais franchi la mer, et qu'il avait découvert les terres merveilleuses dont il parlait souvent, dans une maison de Pontoise, où il vivait caché.

Mais la société était d'un esprit trop poli, d'une âme trop indulgente pour risquer cette observation malencontreuse. Puis ils tenaient tous à la célébrité de leur explorateur ; elle jetait un vernis exotique et rare sur l'ensemble qu'ils représentaient.

On les enviait sur la plage d'avoir d'aussi belles relations. Donc, ils le défendaient, avec une sombre énergie, une admirable conviction.

C'était un grand homme ; il ne fallait pas y toucher.

— Mais enfin, dit encore Lolette, dans vos excursions, vos poussées en avant par la nature farouche, les peuplades féroces, vous avez dû être attaqué, parfois, forcé de défendre votre vie, et dans ce cas de légitime défense, au moins, vous avez dû faire usage de vos armes ?

— Oui et non, riposta Boulembas, souriant et vainqueur. Oui, j'ai été attaqué et combien de fois, grand Dieu ! oui, j'ai fait usage de mes armes, — mais non, je n'ai pas tué ni blessé même ; je tirais en l'air. Au bruit de la poudre, la tribu tout entière tombait à genoux, ou bien la face contre terre, et ne se relevait plus qu'avec ma permission et pour me proclamer son roi. Je suis, de la sorte, roi dans cent pays !...

— Epatant ! fit une voix en arrière,

Boulembas se retourna. Un gros homme inconnu, l'air railleur, venait de s'asseoir à quatre pas du groupe. Comme il n'insistait pas, Boulembas, magnanime, oublia sa présence

Il reprit :

— Je n'ai jamais tué.... Je n'admets pas qu'on tue !

— Cependant, riposta de nouveau Lolette,